

# ABSURDITÉ

## ART CONTEMPORAIN 2017

### EXPOSITION NOUVEAUX

**Absurdité... l'histoire de l'œuf et de la poule... patrimoine et culture contemporaine peuvent-ils s'harmoniser ?**

Mai'li Mai'lo c'est aussi une dynamique et un travail en réseau permettant d'impulser de nouveaux projets et de soutenir la création artistique.

L'occasion de mettre en place une action spécifique dans le domaine de l'art contemporain en « investissant » ce formidable site durant toute la saison 2017.

Autour de la notion de l'absurde, cette exposition propose une interaction entre la création plastique contemporaine et les espaces naturels et patrimoniaux du Musée de plein air du Fourneau Saint-Michel.

Disséminées et intégrées de façon pertinente sur le site, tant en extérieur que dans certains bâtiments, les œuvres et installations présentées « renouvellent le regard » sur le musée, ses espaces et ses savoir-faire.

Sculpture, photographie, installation, vidéo ... de multiples œuvres fruit des démarches de création de 12 artistes confirmés certains issus de la province, d'autres internationaux.

En écho au Musée, une balade au travers 12 regards plastiques liant l'absurde et le patrimoine

Patrick Adam  
Président du Collège provincial  
Député en charge de la Culture

## CHRISTIAN CAREZ



**Aby Warburg, célèbre historien de l'art allemand dont les travaux ont jeté les bases de l'icnologie au début du XXème siècle, disait de l'histoire des images qu'elle était est une histoire de fantômes pour grandes personnes :**

« Les images nous hantent parce qu'elles survivent à tout, y compris à la mémoire. » Ce n'est pas le photographe Christian Carez qui le contredira, lui dont la mémoire fantomatique de la guerre hante tout le travail. Né à Bruxelles en 1938, son enfance a été, de fait, très marquée par la seconde guerre mondiale. La guerre d'Algérie en 1954 et le soulèvement de Budapest en 1956 ont ensuite précipité sa passion de l'histoire contemporaine, nourri son désir de revisiter sans cesse la violence du siècle – celle de cette seconde guerre mondiale en particulier – et déterminé radicalement sa position politique : c'est du côté des laissés-pour-compte d'un système qui ne laisse guère de place à l'humain, un système nommé Capitalisme, qu'il se tient depuis toujours et que son travail documentaire, en particulier, dénonce. La vidéo qu'il présente est intitulée Un petit voyage : elle s'inscrit dans un autre pan, important, de sa production d'images : le registre (f)ictionnel, un genre trouble qu'il pratique avec savoir-faire, précision et humour – malgré le poids des tragédies revisitées : voyez Les lieux désertés – un pèlerinage sur les traces d'un amour tragique dans l'URSS de la fin des années 50 – et Mishmash ou la Confusion, une sorte de saga retraçant son histoire, celles de sa famille et de ses amis, entre l'immédiat avant-guerre et la fin du siècle. Les techniques modernes du trompe-l'œil donnent là toute son amplitude à l'étrangeté qui se dégage de ce voyage en train filmé à petite échelle, celle d'une maquette : porté par un souci méticuleux du détail, dans la reconstitution du décor, et une quête de véracité dans la prise de vue, Christian Carez excelle dans le maniement du réel, des faux comme des vrais-semblants qui font de cette maquette filmée un lieu où se (dé)noie l'intrigue d'une existence ; un lieu où l'on sent que quelque chose de vivant, d'humain, de singulier et de douloureux a très précisément lieu.

François De Coninck

## JÉRÔME CONSIDÉRANT

**Avec malice et une fine pointe d'animisme, Jérôme Considérant ne cesse de ruser avec les codes de bonne conduite qui, sous la forme d'une signalétique neutre et universelle, prolifèrent dans l'espace public pour y régir la bonne circulation des corps.**

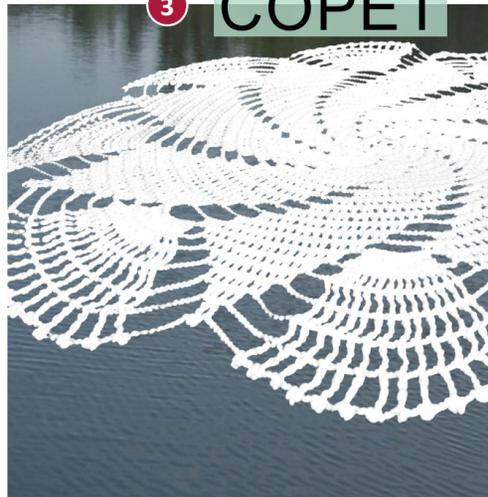
Subjectivant ses figures épurées bien reconnaissables, il leur donne vie. Et voilà que ces personnages anodins, simples figurants de la vie dans la cité, se font soudain acteurs de la leur – non sans enjouer la nôtre, par un effet de miroir. Considérant la joyeuse audace de l'artiste du même nom (d'un pétard !), les chemins qui sillonnent le site du Fourneau Saint-Michel risquent donc, cet été, de se prendre pour des autoroutes, sinon de s'en donner l'air – car rien de tel que l'air(e) d'autoroute pour faire le plein de sens et se dégourdir un peu les méninges, comme on le sait. Quoi qu'il en soit, ce genre de pause est particulièrement

bienvenue dans le monde si sérieux de l'art contemporain, qui rechigne trop souvent à reconnaître l'humour pour ce qu'il est : l'une des plus hautes formes de la pensée en acte. Tous ceux qui connaissent les détournements iconoclastes, les interprétations sauvages – mais pour le moins polies, sur le plan formel – et les clins d'œil signalétiques de cet artiste ancré dans une tradition « bien de chez nous », celle de l'irrévérence subversive, se prêteront au jeu et seront ravis de tomber à nouveau dans le panneau – routier, of course. Aux nouveaux venus, on ne saurait trop leur recommander de s'aventurer gaiement dans cette déviation inopinée de l'imaginaire, qui surgit au détour de l'autoroute bondée du sens commun – car « Y pas que la rigolade, y a l'art », comme le disait Raymond Queneau.

François De Coninck



## ISABELLE COPET



**Isabelle Copet a l'audace et le talent de faire à la fois dans la dentelle et la démesure.**

Son immense napperon de dix mètres de diamètre semble ciselé dans l'étoffe d'un rêve ancien et soyeux : il dérive à la surface de l'eau comme une image iconique, celle d'un blanc banquet d'été flottant sur le lac de notre mémoire ensommeillée. Et la magie opère : le filtre d'un seul rayon de soleil tombant sur sa blancheur laiteuse suffit à nous réchauffer au souvenir des beaux jours anciens. Dentelles a

la grâce discrète des nénuphars et la sensualité liquide de l'élément où fleurissent leurs formes évanescentes. Ce napperon grandeur Nature témoigne également d'une maîtrise de la technique et d'un savoir-faire qui ont l'atelier textile, où elle métamorphose des objets – principalement des ours en peluche – en les recouvrant au point qu'ils se transforment en cocons de laine multicolore, d'une extrême dureté. « Elle serre les points si fort que l'animal d'abord s'étouffe, ensuite se pétrifie sous l'effet des couches de fils ». Davantage qu'à la broderie, sa pratique s'apparente à une forme toute singulière de momification, contribuant à l'attraction ambiguë que ses poupées exercent sur notre œil. « Qu'y a-t-il donc à l'intérieur de ces animaux sans organes ? Des peluches comme incarcérées de laines, enterrées vivantes dans les couleurs qui se feuillent. Parfois un œil une oreille ou une patte émerge. Le plus souvent, la bête est prisonnière de son propre cocon » : on serait bien en peine de dire si l'on a affaire à un insecte, à un animal ou à un enfant.

François De Coninck

## DANIEL DANIEL

**Si la formule ne risquait pas de susciter un certain dédain dans le monde de l'art contemporain, où sévissent les appellations contrôlées, sérieuses et fiables, on dirait volontiers de Daniel Daniel qu'il est un artiste de variétés.**

Qu'on ne s'y trompe pas : la répétition n'est pas son genre, exception faite du redoublement de son patronyme - lequel serait comme une clé de sol nous initiant, dans la musicalité d'un grand rire tonitruant, à la partition d'une vie de créateur. Car Daniel Daniel crée comme il vit – « sans plan de carrière ni rétrospective à préparer, juste pour faire rêver quelques enfants qui, comme lui, ne deviendront jamais vieux » comme l'a si justement souligné François Liénard. Dans cet univers, la poésie est une matière brute qui trouve une formulation plastique : elle est toujours au rendez-vous de ce travail inclassable qui jongle avec les techniques, labourant les moindres parcelles de terreau mental où cet expérimentateur tout-terrain s'emploie à faire pousser ses riants images. Ainsi en va-t-il de Buis buis : placés dans un parterre bordé de petites haies, deux petits cabanons aux formes grotesques, customisés de buis factice, entretiennent un dialogue loufoque – une sorte de conversation rebellesienne, ponctuée de bruits et de borborgymes. Par cette installation sonore interactive, Daniel Daniel rend hommage aux jardins d'art topiaire qui fleurissaient dans les parcs à thème des années soixante – l'art de tailler les buissons pour en faire des œuvres d'art ne saurait cependant se faire sans un pied-de-nez au monde convenu de l'art contemporain : pour ce maître farceur de l'attrape-regard et du pastiche, il s'agit de couper court à toute prétention du genre, en mêlant le vrai et le faux, le populaire et l'averti, le sérieux et le ridicule, dans ses deux sculptures incongrues à l'esthétique kitsch.

François De Coninck



## GINO DEL FRARI



**Depuis plus de trente ans qu'il s'amuse à assembler des matériaux de bric et de broc, comme un enfant joue gaiement avec tout ce qui lui tombe sous la main, Gino Del Frari s'efforce de créer la surprise, l'étonnement, la réflexion à travers la diversité des matières et des sujets mis en forme.**

Sa philosophie est restée identique, de bout en bout – des années comme des objets assemblés : ouvrir son cœur à d'autres et transmettre quelque chose à quelqu'un, quel qu'il soit. Son arme douce ? La sagesse poétique prêtée par les muses, filtrée et distillée par son subconscient, engrangeur magicien et bon juge critique des choses en ce monde. Son style ? L'art pacotille, dit-il : un peu de tout et surtout de rien, de la brillance et quelques ingrédients immatériels pour parfaire la composition de la poudre aux yeux – des idées réfléchies ou saugrenues, des rêves gais ou gris, des pensées fantasques et fugitives qui résonnent de sons cristallins, de rires et de cris d'enfants, mais aussi de pleurs. Vision se décline en six masques goguenards et facétieux dont l'assemblage témoigne d'un fait certain : l'artiste se bidonne et il espère que le regardeur en fera autant. A contre-courant d'un art contemporain marqué par la prolifération des moyens techniques – vers toujours plus d'effets, de clinquant, d'ebroufe –, une belle économie de moyens caractérise ces masques composés d'objets usuels les plus anodins – dont ces bidons déformés – auxquels notre regard n'accorde pas la moindre attention, d'ordinaire. Extraits du chaos ménager qu'est devenu le monde moderne, le geste de l'artiste les a soustraits à la tyrannie de leur fonctionnalité : ces objets sont visiblement hors d'usage. Ils ne sont pas hors propos pour autant car s'ils ne font plus tout ce qu'ils servaient à faire dans l'indifférence de nos jours : à présent, ils disent, ils racontent des histoires – des histoires d'enfants. Car eux savent que la vie est grave ou légère, mais jamais sérieuse.

François De Coninck

## LAURA DELVAUX

**Plasticienne, membre des ateliers de La « S » Grand Atelier à Vielsalm, Laura Delvaux sort du registre décoratif où elle a longtemps cantonné son travail en peinture :**

En 2008, elle décide d'aborder le textile dans l'atelier de Florence Montfort, où elle montre aussitôt d'excellentes aptitudes à la technique. Elle entame rapidement la réalisation d'une première poupée dont la puissance et la maîtrise technique forcent l'admiration. On y trouve de premières coutures épaisses, qui caractérisent son travail depuis lors et ne sont pas sans évoquer la scarification – mais aucune intention chez l'artiste de rendre compte d'une telle pratique : bien au contraire, Laura Delvaux souhaite faire transparente sa joie de vivre en utilisant, comme elle le faisait dans son travail de dessin et de peinture, des tissus de couleurs vives qu'elle agence côte à côte avec beaucoup d'audace. C'est au cours de la résidence Knitting Dolls à La « S », en 2009, qu'elle a pu, pour la première fois, confronter son savoir-faire à celui d'artistes contemporains professionnels

du textile : grâce à ce travail en binôme, elle a pu faire la jonction entre ses premiers travaux graphiques et ceux qu'elle a ensuite réalisés en couture. Désormais, elle ne fréquente plus que l'atelier textile, où elle métamorphose des objets – principalement des ours en peluche – en les recouvrant au point qu'ils se transforment en cocons de laine multicolore, d'une extrême dureté. « Elle serre les points si fort que l'animal d'abord s'étouffe, ensuite se pétrifie sous l'effet des couches de fils ». Davantage qu'à la broderie, sa pratique s'apparente à une forme toute singulière de momification, contribuant à l'attraction ambiguë que ses poupées exercent sur notre œil. « Qu'y a-t-il donc à l'intérieur de ces animaux sans organes ? Des peluches comme incarcérées de laines, enterrées vivantes dans les couleurs qui se feuillent. Parfois un œil une oreille ou une patte émerge. Le plus souvent, la bête est prisonnière de son propre cocon » : on serait bien en peine de dire si l'on a affaire à un insecte, à un animal ou à un enfant.

François De Coninck



CE PROJET EST PORTÉ DANS LE CADRE DE L'ÉDITION DE

MAI'li MAI'lo  
CULTUREL

collaboration entre le Domaine provincial  
du Fourneau Saint-Michel  
et le Service culture et sport

info / contact :

Domaine du Fourneau Saint-Michel  
Fourneau Saint-Michel, 4  
B-6870 Saint-Hubert  
Tél: +32 84 21 08 90  
[www.fourneausaintmichel.be](http://www.fourneausaintmichel.be)

Service Culture et Sport  
Place de l'Abbaye, 12  
B-6870 Saint-Hubert  
Tél: +32 61 25 01 72  
[www.province.luxembourg.be](http://www.province.luxembourg.be)

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
Avec le soutien de la Wallonie

# 7 MADE



Connu sous le nom d'artiste Made, Patrick Demazeau est un plasticien français qui a, selon ses propres mots, « usé le fond de ses pensées à l'école des Surréalistes ».

Ses sculptures sont en effet présentées en permanence, dans le jardin qui jouxte son atelier situé dans le petit village d'Oméze, au centre du triangle formé par Philippeville, Dinant et Givet. C'est là qu'il façonne le monde à son image : armé d'un poste à souder, il assemble les mitrilles, rouages dentés, écrous, couvercles de chauffe-eau pour composer des personnages à l'allure débonnaire. Eternel chercheur utilisant des matériaux récupérés dans l'industrie, Jean Morette réalise nombre d'assemblages aux formes animales ou humaines (bestiaire imaginaire et personnages) ou abstraites. Il passe sans cesse de la peinture à la sculpture, de l'huile à la craie grasse, du paysage à la figure humaine, du figuratif à l'abstrait – de la matière à la réflexion, et retour. S'il tait ses cheminements intérieurs, l'artiste ne craint ni la dispersion dans la manière ni la dilution dans la matière : de part et d'autre, la diversité est le stimulus qui lui est nécessaire pour saisir, dans sa représentation subjective, un monde multiple qui ne se laisse pas facilement comprendre. « Innombrables sont nos voies et nos demeures incertaines », écrivait Saint-John Perse – la liberté comme le bonheur de Jean Morette semblent être à ce prix. Aussi ne se laisse-t-il pas facilement déboulonner par tous ceux qui l'enjoignent à ne pas se disperser – la sculpture monumentale qu'il présente en témoigne : de fameux bouillons ariment son imaginaire dans le réel. Entre un lyrisme contenu et une rigueur pesante – celle du métal soudé – l'humour et l'ironie ne sont certes pas absents de cette œuvre monumentale.

François De Coninck



François De Coninck

# 9 CÉLESTIN PIERRET



De Célestin Pierret, Georges Fontaine dit joliment qu'il est un poète-menuisier : « il fabrique des portes par lesquelles s'élancent des héros de tragédies hésitant entre l'imaginaire et le réel ».

Le réel, ici, est celui du hêtre brut, non poli, finement ciselé par la gouge du menuisier et dont les étroits morceaux sont assemblés à l'ancienne, par tenons et mortaises – la technique qui a notamment produit les chefs-d'œuvre de la sculpture japonaise au XVIII<sup>ème</sup> siècle. L'imaginaire, lui, est celui que le poète incarne et découpe en formes enchevêtrées, suspendues entre vide et plein, dans un équilibre instable. Indistinctes, elles laissent planer un doute sur la nature du vivant qu'elles représentent : cet entremêlement est-il celui d'herbes sauvages, de viscères ou de corps anthropomorphes ? Fondues dans les entrelacs qui les entourent, se détachant du fond mural qu'elles mettent en valeur, se dissolvant dans l'espace où elles évoluent, ces formes incertaines abolissent à vrai dire les frontières du végétal, de l'organique et de l'humain ; leur matière réticulaire ne fait plus de différence entre l'intérieur et l'extérieur, le soi et l'Autre. Le fond immatériel de l'esprit ne peut s'incarner que dans une forme réelle, concrète ; davantage encore qu'une hésitation entre le réel et l'imaginaire, ces êtres inachevés témoignent de la collusion nécessaire entre les deux, sans oublier le troisième cercle sans lequel ils ne tiennent pas ensemble : le symbolique. En l'occurrence, c'est un fond symbolique très ancien dans lequel puise l'art de Célestin Pierret : l'art chrétien d'inspiration celtique, ses figures et ses monstres enchevêtrés dans les ambons, tabernacles, frontispices, hauts-reliefs et autres reliquaires, qui hantent nos mémoires depuis l'aube de l'art.

François De Coninck

# 10 TINKA PIITTOORS

L'artiste anversoise Tinka Piittoors joue avec l'enchevêtrement des matériaux et la prolifération des couleurs pour composer des installations qui s'apparentent à des mondes organiques en expansion.

La sculpture, ici, est un processus vivant – labyrinthique, réticulaire. « Mes sculptures et objets examinent l'utopie d'un monde malléable », dit-elle à propos de la réflexion constante qu'elle mène sur le paysage entrevu comme une métaphore de la condition humaine : « le paysage est présenté comme une surface pour la projection des désirs et des clichés ; celle-ci est effilochée, découpée et puis recollée dans un décor renouvelé qui brouille les limites entre intérieur et extérieur. Cette condition implique une constante poussée, une contorsion de la forme et du mouvement. » Tinka Piittoors pratique ainsi le néologisme à même les matériaux assemblés : ses créations empruntent des éléments à la réalité et les mélangent à des éléments créés de ses propres mains ; les uns et les autres sont remontés et refondus in situ dans des formes fraîches, bariolées et surprenantes qui composent un nouveau langage formel, unique. Greffées sur du connu, une réalité avec laquelle elles coexistent, ses installations créent ainsi une réalité sculpturale parallèle. Ici, éléments du quotidien – des débris trouvés sur le marché de produits locaux – sont combinés avec des éléments fabriqués dans son atelier ; de leur entremêlement et de leur interpénétration échoit un paysage poétique, incongru – où finit par s'estomper, à nos yeux, la distinction entre les éléments combinés.

François De Coninck



# 11 AURÉLIE SLONINA



Avec une douce ironie, Aurélie Slonina interroge l'ambivalence des relations que l'homme entretient avec son environnement – en particulier les fantômes, les leurreurs et les contradictions qui sous-tendent son rapport à la nature.

Si, à force de progrès scientifique et de maîtrise technologique, celle-ci semble aujourd'hui sous contrôle, c'est sans doute très en dessous. A dire vrai, c'est l'envers de la domestication forcée de la nature qui intéresse l'artiste. La dénaturation du réel sous l'égide de la science et de la technique a fait émerger une autre nature : une nature technicisée, factice, conditionnée sous atmosphère protectrice – bref, une nature de synthèse dont la prolifération dans notre environnement semble, elle, échapper désormais à tout contrôle. Cette transmutation ne cesse pourtant de nous renseigner sur notre rêve d'un état de nature magnifié, comme sur notre volonté insatiable de domestiquer les choses : le développement des moyens de maîtrise et de transformation technique de tout ce qui pousse, grouille, croît et fleurit dans les interstices de notre existence bien réglée ne fait qu'exacerber cette quête. Voici ce que nous rappelle la malicieuse Aurélie Slonina à travers ses interventions in situ, lesquelles se présentent le plus souvent sous la forme d'anomalies du quotidien qui finissent par se confondre avec leur environnement. Ainsi de Fraîcheur végétale, ce désodorisant monumental placé dans un espace vert, tel un poumon artificiel : cette greffe absurde rend visible les mutations de notre « paysage naturel » – et, davantage encore, leurs contradictions internes. Libérée de son cadre domestique et de son usage sanitaire, Fraîcheur végétale achève donc en beauté son travail de dépollution de notre imaginaire : à travers cette installation, c'est notre idéal d'un état de nature magnifié qui s'évapore purement et simplement dans la Nature.

François De Coninck

# 12 HUGUES VANHOUTTE

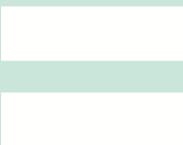
Autodidacte, Hugues Vanhoutte a débuté la création artistique sur le tard et dans un objectif décoratif ; très vite, cependant, il y a pris goût et s'est lancé dans la réalisation de collages et de peintures.

Influencé notamment par l'univers du Street Art, il développe depuis lors un style de dessin récurrent – des personnages à tête carrée, déclinés en différents formats et supports. Au fil des rencontres et de l'évolution de son travail, il a développé un intérêt tout particulier pour la réalisation d'installations qui se caractérisent par une touche d'humour ou d'absurdité, dans une affinité assumée avec un surréalisme bien de chez nous. Dissimulée dans la nature, une structure de bois brut, toute de travers, porte un écriteau pour le moins étrange au-dessus de sa porte d'entrée : La Bûche – Club Sauvage. A moitié enfoncée dans le sol, l'installation d'Hugues Vanhoutte suggère que derrière cette lourde porte fermée, pourvue d'un oeilton, se dissimule un escalier sombre, s'enfonçant dans les profondeurs de la terre. Attention, accès réservé ! Humains, animaux domestiques ou de basse-cour sont ici interdits – et pour cause : La Bûche est une discothèque strictement réservée aux animaux sauvages, le haut-lieu de la culture underground où l'élite d'une faune de tout poil vient se montrer, draguer, danser, s'enivrer jusqu'au bout de la nuit forestière. Nous sommes donc devant l'entrée d'un club très select : seuls les membres les plus hype peuvent y entrer. Ici, les DJ les plus avant-gardistes se bousculent pour jouer dans une ambiance de feu – qui n'a pas entendu parler de DJ FUREX, MC GOUPIL, MISS PERDRIX ? En marge de la piste de danse, un bar trendy, un carré VIF (« Very Important Faun ») font de ce lieu THE place to be in the forest. Nez sensibles s'abstenir : aux petites heures du jour, ça sent forcément la bête – les animaux, non plus, ne sont pas des anges.

François De Coninck



© photographies des artistes



Son art conceptuel emprunte depuis plus de vingt ans les chemins arborés du Land Art ; il travaille essentiellement sur les espaces de communication dans les villes, les villages et, de plus en plus souvent, en pleine nature. Ses installations sont visibles en France, en Belgique, en Allemagne, en Estonie, au Chili et en Corée. Installé le long d'une allée dans un parc ou d'un sentier de randonnée, son Mobilier désurbanisé nous invite à prendre le temps d'une mise au vert de nos pensées, avec ses amis les arbres « qui passent leur vie éternellement debout » : n'ont-ils donc pas, eux aussi, besoin et envie de repos, de silence, de rêverie, sinon d'un brin de conversation au détour d'un chemin ? C'est dire que rapprochement avec la nature dont il est ici question ne saurait se penser dans un seul sens : favoriser la rencontre entre l'homme et la nature implique la création d'un espace de communication sur mesure pour l'arbre autant que pour l'être humain. Made offre ainsi à l'arbre un banc à partager avec le promeneur ou le rêveur venu respirer à pleins poumons la chlorophylle. Assis l'un à côté de l'autre, une conversation peut s'enraciner dans l'intimité de la rencontre. Car ce ne sont pas les branches communes qui manquent à l'appel : ils pourront, tout à leur aise, parler de la pluie et du beau temps, des saisons et du temps qui passe, voire de leurs préoccupations actuelles – la pollution de l'air et des sois, la nécessaire refonte de leur rapport en ce 21<sup>ème</sup> siècle. Ils pourront également se taire ensemble, écouter le bruissement de leurs pensées dans les branches, jouir de la quiétude de cette belle campagne de Saint-Hubert – un lieu si propice à l'accueil de cette image poétique de la rencontre entre l'homme et la nature.

François De Coninck

# 8 JEAN MORETTE

Peu connu dans sa Gaume natale, Jean Morette s'est acquis un nom dans la région où il habite et travaille.

